# NOTE

## SUR L'ÉPIDÉMIE

## DE

# CHOLÉRA - MORBUS.

# NOTE

## SUR L'ÉPIDÉMIE

DE

# CHOLÉRA-MORBUS,

QUI A RÉGNÉ
DANS LES COMMUNES DE SAINT-MAUR-LES-FOSSÉS
ET JOINVILLE-LE-PONT (SEINE),

PAR

L.-P. CHALUT,

CHIRURGIEN
AIDE-MAJOR DU TROISIÈME BATAILLON
DE LA QUATRIÈME LÉGION DES GARDES NATIONALES DE LA BANLIEUE,
MEMBRE DE LA COMMISSION SANITAIRE
DE ST.-MAUR, ETC.

C'est icy un livre de bonne foy, lecteur.
MONTAIGNE.

Sèvres,

IMPRIMERIE DE J.-L. JOLY,
RUE VAUGIRARD, N. 14.

1833.

4

# NOTE

## SUR L'ÉPIDÉMIE

# DE CHOLERA-MORBUS.

En publiant cette simple note sur l'Épidémie de *choléra-morbus* qui s'est montrée dans les communes de *Saint-Maur-les-Fossés* et *Joinville-le-Pont*, pendant les mois d'avril, mai, juin, juillet, août et septembre 1832, je n'ai pas la prétention de publier un traité sur cette terrible maladie, dont la nature et les causes nous sont tout-à-fait inconnues, et qui par suite de cette ignorance où nous sommes, échappe à toutes les explications qu'on a essayé d'en donner; je ne parlerai dans cette note que de ce que j'ai observé, du mode de traitement que j'ai employé, et des résultats que j'ai obtenus : le temps et les connaissances suffisantes pour donner tous les développemens que comporte une pareille question me manquent également.

Il y avait 18 jours que le choléra moissonnait de nombreuses victimes dans Paris, et il n'avait point encore apparu dans les deux communes

citées plus haut : tout faisait présumer à quelques personnes que nous ne serions pas visités par ce terrible voyageur : la situation élevée des deux pays, l'air pur qu'on y respire, la propreté qui y règne en général, l'écoulement total de toutes les eaux pluviales et ménagères dans la rivière de Marne, laquelle entoure entièrement les deux communes, l'absence complète de cloaques et de dépôts d'immondices et de fumiers, tout concourait à donner une dangereuse sécurité aux personnes qui émettaient cette opinion.

Néanmoins, depuis le 3 ou 4 avril, l'apparition, chez beaucoup de personnes, de diarrhées séreuses, peu ou point colliquatives, de vomissemens, de violentes douleurs de tête, me donnèrent des craintes sérieuses qui ne tardèrent point à se réaliser.

En effet, le 12 avril le *choléra* se montra chez une femme encore dans la force de l'âge, et à dater de ce jour il continua de faire de rapides progrès.

On verra dans le cours de cette note, et surtout à l'exposition des signes du choléra, quelle différence j'établis entre l'affection connue et désignée généralement sous le nom de *cholérine*

et le *choléra* proprement dit; je dois dire, cependant, que chez les personnes qui furent atteintes par le *choléra*, la *cholérine* constituait pour moi la première période de cette maladie, et je l'appellerai, par cette raison, période d'imminence ou d'invasion.

Pendant toute la durée du *choléra*, cinq cents personnes environ furent attaquées de la *cholérine*, ce qui fait les deux cinquièmes de la population totale des deux communes, laquelle est de mille trois cents ames, savoir : huit cent vingt-cinq pour Saint-Maur, et cinq cent trente-cinq pour Joinville-le-Pont. Je ferai observer que trois cents *cholérines* se montrèrent pendant les mois d'avril et mai, et deux cents pendant les mois de juin, juillet, août et septembre.

Tous les individus, et cela sans exception, qui furent atteints de *choléra*, étaient malades de la *cholérine* depuis au moins six jours, et n'avaient pas jugé à propos de réclamer les secours de l'art. Je déclare très positivement, et sans crainte d'être démenti, que deux femmes, seulement, succombèrent à la suite de la *cholérine*, et encore après trois mois de maladie.

Il n'en fut pas de même du *choléra*, puisque

sur une population de mille trois cent soixante ames, soixante-quatre personnes en furent frappées et que trente-quatre en moururent.

Joinville-le-Pont n'eut que dix-huit cholériques : neuf moururent, les neuf autres guérirent très promptement.

Saint-Maur eut quarante-six cholériques : vingt-cinq moururent, et vingt-un guérirent.

L'épidémie frappa indistinctement sur tout le monde; elle n'épargna ni l'enfance, ni la vieillesse; j'ai vu des enfans des deux sexes, de deux, trois, cinq, huit et dix ans, et des vieillards de soixante, soixante-dix, soixante-quinze et quatre-vingt-six ans, être frappés de la maladie. Les femmes en furent cependant plus attaquées que les hommes; sauf trois ou quatre exceptions, le *choléra* sévit entièrement sur la classe ouvrière. On prétendait que quelques individus avaient l'heureux privilége de n'en être pas atteints; tels étaient, disait-on, ceux qui portaient des exutoires depuis long-temps, les femmes enceintes, et celles qui allaitaient. Je puis assurer que je n'ai vu absolument rien de semblable; au contraire, j'ai noté plusieurs cholériques qui ont succombé, et qui depuis longues années portaient, les uns des vési-

catoires, les autres des cautères; j'ai vu une femme qui allaitait un enfant de quatre mois, être gravement atteinte d'un *choléra cyanosé*, continuer son allaitement pendant toute la durée de sa maladie; la mère et l'enfant se portent fort bien aujourd'ui: l'enfant ne fut point attaqué par l'épidémie. Une femme enceinte était arrivée au terme de sa grossesse; elle fut prise par un violent choléra; j'étais parvenu à calmer les accidens, lorsque dans la journée qui suivit la nuit où le choléra se manisfesta, les douleurs de l'enfantement se déclarèrent; elles furent accompagnées du retour de tous les accidens cholériformes; je terminai l'accouchement au moyen du forceps: l'enfant était mort depuis vingt-quatre heures, et la mère expira dix minutes après sa délivrance. Il m'a souvent été demandé si le choléra était une maladie contagieuse; je répondais toujours, mais sans en déduire les motifs, que je ne croyais nullement à la contagion de cette affection; mais je dois à la vérité de déclarer, que j'ai observé quelques faits qui militent singulièrement en faveur des partisans de la contagion.

Le choléra-morbus est-il une affection nerveuse, inflammatoire? est-ce une maladie de la

circulation? A toutes ces questions qui m'étaient fréquemment adressées, je répondais que, ce que les médecins de bonne foi savaient au sujet de cette maladie, était, qu'ils ne savaient rien.

Voici le mouvement exact de la maladie dans les deux communes.

JOINVILLE-LE-PONT.

| MALADES, 18. | |
|---|---|
| Hommes . . . . . | 4. |
| Femmes . . . . . | 9. |
| Garçons . . . . . | 1. |
| Fillles . . . . . . | 4. |

| GUÉRIS, 9. | | MORTS, 9. | |
|---|---|---|---|
| Hommes . . . . . | 3. | Hommes . . . . . | 1. |
| Femmes . . . . . | 2. | Femmes . . . . . | 7. |
| Garçons . . . . . | 1. | Garçons . . . . . | 0. |
| Filles . . . . . . | 3. | Filles . . . . . . | 1. |

Mouvement de la maladie dans la commune de Saint-Maur.

| MALADES, 46. | |
|---|---|
| Hommes . . . . . | 9. |
| Femmes . . . . . | 22. |
| Garçons . . . . . | 8. |
| Filles . . . . . . | 7. |

| GUÉRIS, 21. | | MORTS, 25. | |
|---|---|---|---|
| Hommes . . . . . | 4. | Hommes . . . . . | 5. |
| Femmes . . . . . | 10. | Femmes . . . . . | 12. |
| Garçons . . . . . | 3. | Garçons . . . . . | 3. |
| Filles . . . . . . | 7. | Filles . . . . . . | 3. |

Les mois pendant lesquels la maladie fit le plus de ravages furent les suivans :

| | | |
|---|---|---|
| Avril ( depuis le 12 ). . . . . . . . . | 29 | malades. |
| Mai . . . . . . . . . . . . . . . . . | 14 | id. |
| Juin . . . . . . . . . . . . . . . . | 5 | id. |
| Juillet. . . . . . . . . . . . . . . . | 2 | id. |
| Août ( depuis le 26 , époque de la recrudescence. . . . . . . . . . . . . . . | 7 | id. |
| Septembre . . . . . . . . . . . . . . | 7 | id. |

Les causes déterminantes du choléra sont tout-à-fait obscures et inconnues ; celles de la cholérine sont un peu mieux connues, aussi vais-je les énumérer très succinctement.

J'ai vu constamment attaquées de la cholérine, les personnes qui, par état, se trouvaient exposées à l'impression d'un vent très froid par un soleil ardent, à l'action d'un air humide, surtout la nuit, celles qui subissaient les transitions brusques de la chaleur au froid ; les individus qui habitaient des lieux malsains, qui étaient malpropres, intempérans ; néanmoins cette dernière règle m'a offert de nombreuses exceptions : j'ai vu des ivrognes et des gens très sales ne jamais mieux se porter que pendant l'épidémie. J'ai également vu atteints de la cholérine des gens qui avaient tout fait pour se préserver de la maladie ; tels étaient, notamment,

ceux qui, doués d'une vigoureuse santé, se mettaient au lit malgré mes conseils, et qui n'en sortaient que languissans et considérablement affaiblis et épuisés par d'abondantes transpirations; ceux qui changeaient brusquement leur manière de se nourrir, qui proscrivaient rigoureusement de leur table le laitage et les légumes dont ils se trouvaient si bien; ceux qui faisaient un usage immodéré et intempestif d'une nourriture tonique et stimulante à laquelle ils n'étaient pas habitués depuis long-temps; ceux qui abusaient des infusions de mélisse, de menthe, de tilleul, de thé, de coquelicot et de camomille, si imprudemment conseillées par des gens qui n'avaient jamais vu le choléra.

Etaient également attaquées de la cholérine, les personnes qui, ajoutant une foi aveugle à tous ces prétendus préservatifs que l'ignorance ou le charlatanisme ont si hautement préconisés, se saturaient de camphre, se parfumaient de vinaigres aromatiques, se garnissaient les vêtemens d'ail, et qui buvaient, matin et soir, une tasse d'une décoction légère de quinquina, qui employaient les toniques diffusibles, tels que l'huile de cajeput, de térébenthine, et l'alcoolat de menthe. Les préparations chlorurées,

qui sont de si puissans moyens de désinfection dans les lieux exhalans des odeurs fétides, ont déterminé, lorsqu'on les employait dans les chambres à coucher, des toux très fortes, des constrictions à la gorge, et parfois quelques crachemens de sang.

Je ne crois pas que personne ait été préservé du *choléra*, mais ce que je puis assurer, c'est que j'ai vu de très graves accidens survenir à la suite de ces changemens brusques de nourriture, et de l'emploi de tous ces prétendus préservatifs, surtout chez les personnes douées d'une constitution nerveuse.

Chez la plupart des individus atteints de la *cholérine*, j'ai remarqué les symptômes suivans.

Il y avait depuis plusieurs jours un notable dérangement dans l'état général de la santé; ces dérangemens étaient : une diarrhée lègère que n'accompagnaient pas toujours les coliques, mais qui se compliquait de borborygmes, de flatuosités; il se manifestait de la lassitude, il y avait des vertiges, des éblouissemens; la tête était pesante, et souvent le siége d'une douleur gravative, principalement aux régions sus-orbitaires; l'appétit manquait depuis quelques jours, cependant plusieurs malades accusaient une faim

dévorante, et mangeaient plus qu'ils n'étaient accoutumés de le faire.

Ces symptômes généraux étaient remplacés par ceux-ci : il y avait dans l'épigastre ou le bas-ventre du malaise, de l'anxiété, et parfois un vif sentiment de douleur ; il survenait des vomissemens et des selles très abondans et très rapprochés les uns des autres, d'abord de tous les alimens et de toutes les boissons que les malades avaient pris, puis d'une matière floconneuse, blanchâtre, trouble et aqueuse, et qui ressemblait beaucoup aux eaux légères de riz, d'orge et de gruau. Immédiatement après les remières évacuations, la face pâlissait, se décolorait, et exprimait la plus vive inquiétude ; le regard était abattu, presque éteint, les yeux s'enfonçaient dans leurs orbites, les cornées étaient injectées dans leur moitié inférieure ; les paupières inférieures l'étaient également ; quelques crampes se montraient dans les extrémités inférieures ; la chaleur était moins grande aux mains que les jours précédens ; le pouls était plus fréquent, et peu développé ; cette réunion de symptômes que j'appelle du nom de *cholérine*, s'est montrée sur la moitié des habitans des deux communes de Saint-Maur et

Joinville-le-Pont; pour moi elle a constitué chez les personnes qui furent atteintes du choléra, la première période de cette maladie, et par cette raison je la nommerai période d'imminence ou d'invasion.

*Deuxième période (période d'asphyxie, algide; état cyanosé).*

Dans cette seconde période, qui se manifestait constamment de minuit à deux heures du matin, les évacuations par la bouche et par le siége, étaient très fréquentes et se succédaient très rapidement; les matières vomies, celles rendues par les garderobes, étaient séreuses, blanchâtres, quelquefois inodores; chez quelques malades elles étaient rougeâtres, fétides, surtout dans les cas mortels; ces matières étaient expulsées avec de grands efforts, ou rendues involontairement et en petite quantité; la face devenait plus pâle, plus altérée, et très froide; souvent elle était enduite d'une sueur visqueuse, en un mot elle se cadavérisait, et offrait une teinte bien moins cyanosée qu'aux extrémités. Les bras et les mains étaient saisis par un froid qu'on pouvait appeler glacial; la peau qui les recouvre offrait

chez beaucoup de cholériques des plaques violacées très larges, ou des vergetures qui s'étendaient promptement sur toute la périphérie du corps ; la langue était humide, froide, amoindrie et blanchâtre ; l'air expiré ainsi que les lèvres étaient aussi très froids ; la soif était vive, rien ne pouvait la calmer: les malades désiraient ardemment les boissons les plus froides qui pussent être rencontrées, mais ils ne les conservaient pas longtemps dans l'estomac, et les rejetaient dans beaucoup de cas sans de grands efforts ; des crampes très violentes et très douloureuses survenaient quelquefois aux muscles des parties antérieures du thorax et de l'abdomen, mais elles siégeaient constamment aux bras, aux avant-bras, aux poignets, aux mains, aux cuisses, aux mollets, et souvent même aux orteils. La sécrétion de l'urine était tout-à-fait suspendue; le pouls était d'abord petit, faible, concentré, fréquent, filiforme, et finissait par disparaître complètement ; les battemens du cœur étaient obscurs, et parfois il fallait une très grande attention pour les entendre ou les sentir; plus ces symptômes augmentaient, plus le froid faisait de progrès, et avant que la mort arrivât, toute sorte de chaleur avait entièrement disparu.

J'ai saigné des malades qui se trouvaient dans ces derniers cas, et quand j'obtenais du sang, ce qui n'arrivait pas toujours, il était noir et épais. La respiration était petite, courte et très faible, néanmoins l'air pénétrait facilement dans toute l'étendue des poumons, la voix était éteinte; les malades étaient dans une grande agitation, voulaient se lever et marcher; ils avaient beaucoup d'anxiété, poussaient des cris plaintifs, surtout au moment où les crampes étaient très violentes; d'autres se tenaient couchés en supination, restaient immobiles et gardaient un silence absolu, et semblaient entièrement privés de tout mouvement et de tout sentiment; les paupières étaient à moitié closes, les globes oculaires étaient ternes et comme vitrés, et tout-à-fait renversés en haut.

Lorsque le choléra était pour se terminer par la mort, les malades restaient plongés dans un entier anéantissement dont on ne pouvait les tirer; si parfois cela arrivait, on remarquait que leur intelligence était complète; alors aussi les vomissemens et les selles étaient totalement suspendus, ainsi que les crampes; souvent l'ouïe devenait dure et les facultés intellectuelles s'obscurcissaient entièrement.

*Troisième période,* ou *période de réaction.*

Quand la maladie devait se terminer par la mort, tous les symptômes augmentaient d'intensité, mais sans offrir ni paroxismes, ni rémission; néanmoins, j'ai assez souvent remarqué des alternatives d'augmentation ou de diminution. Quelques-uns de ces symptômes s'affblissaient graduellement et les malades marchaient rapidement vers une prompte guérison.

Quand le choléra devait avoir une terminaison heureuse, on remarquait les changemens suivans : les battemens artériels se développaient vivement, la peau se réchauffait, prenait une coloration rouge qui commençait d'abord par la face et s'étendait promptement aux autres parties du corps, la sécrétion de l'urine reparaissait; ce symptôme était favorable, car sans lui, les autres n'étaient d'aucune valeur. La fièvre se déclarait, et souvent à sa suite apparaissaient les signes de violentes phlegmasies cérébrales ou abdominales.

Le *choléra* marchait avec une rapidité qui avait vraiment quelque chose d'effrayant : il durait quelquefois plusieurs jours; mais dans plusieurs circonstances, je ne l'ai vu durer que qua-

tre, six, huit, douze ou vingt-quatre heures.

Le pronostic du choléra était toujours très grave, souvent mortel: les malades chez lesquels j'observais en même temps, l'absence complète du pouls, le froid glacial des extrémités thoraciques et abdominales, des évacuations abondantes, blanchâtres, de l'anxiété à la région précordiale, des taches livides sur toute l'étendue du corps, si les yeux étaient ternes et déprimés, si les cornées offraient des échymoses dans leur partie inférieure et dans une direction tranversales, si le corps se couvrait d'une sueur froide et visqueuse, s'il existait un état comateux prononcé, la mort était certaine et arrivait promptement. J'avais, au contraire, beaucoup d'espoir de sauver les malades quand le froid était peu prononcé, que la teinte de la peau était peu violacée, lorsque je pouvais sentir le pouls à l'artère radiale, que la face était peu décomposée, qu'il y avait émission de l'urine, et qu'enfin les évacuations étaient peu abondantes et de nature bilieuse; surtout, si à tous ces symptômes très favorables il se joignait la réapparition, sur toute la surface du corps, d'une chaleur douce et halitueuse, alors l'issue de la maladie était promptement heureuse.

La convalescence du choléra était toujours longue et pénible; les malades ne revenaient à leur santé habituelle, qu'après un laps de temps assez considérable; j'ai vu plusieurs malades avancés dans leur guérison, et que des imprudences dans le régime ont fait succomber en 24 heures.

Peu d'instans avant la mort de ceux qui avaient des rechutes, l'anxiété, les crampes, les vomissemens, les évacuations alvines avaient reparu comme au début de la maladie.

Dans la convalescence du choléra, les malades accusaient une très grande faiblesse, ils avaient souvent des menaces de crampes, des vertiges, des éblouissemens; dans le jour ils avaient une grande tendance à l'assoupissement, le sommeil pendant la nuit était inquiet et agité, et souvent tourmenté et troublé par des rêves fatigans, la face restait long-temps pâle et défaite, tous les enfoncemens qui s'y étaient creusés ne se remplissaient que lentement et d'une manière incomplète, il y avait beaucoup de soif et un grand appétit, qui, s'il était satisfait, déterminait de vives douleurs à l'estomac et dans le bas-ventre.

Je n'ai point observé de choléras compliqués de symptômes typhoïques.

L'autorité ayant interdit toutes les ouvertures de corps des personnes décédées à la suite d'attaques de choléra, il m'est, par conséquent, impossible de dire qu'elles étaient les lésions organiques qui existaient chez les individus qui avaient succombé aux suites de cette affection.

On doit se représenter l'embarras d'un médecin de village à traiter une maladie aussi complexe, aussi incompréhensible et aussi redoutable que le choléra, et où échouaient les praticiens les plus célèbres, ceux qu'on est habitué à regarder comme les oracles et les maîtres de la science; aussi mes premiers pas furent-ils incertains et pleins de tâtonnemens; cependant la lecture des journaux de médecine et des ouvrages ayant trait à l'épidémie régnante, et surtout l'observation, me firent adopter le traitement que je décrirai ci-après, dont je me suis bien trouvé, et que je modifiais selon les individus, en en conservant, cependant, les bases principales; ce traitement est celui appelé antiphlogistique, que je mitigeais et que je combinais avec les révulsifs externes.

Ne connaissant pas, comme je l'ai déjà dit, la nature intime du choléra, ni les causes qui

le produisaient, j'étais réduit à faire la médecine des symptômes; la seule rationnelle et dont on puisse retirer quelque avantage, toutes les fois qu'une maladie est inconnue; aussi je décrirai le traitement que j'employai dans chacune des périodes de la maladie.

*Traitement de la cholérine, ou de la première période du choléra.*

Lorsque dans cette période les malades réclamaient mes soins, voici ce que je prescrivais.

Je commençais par ordonner le repos le plus absolu; si le pouls était plein, dur, qu'il y eût de la céphalalgie, que les sujets fussent jeunes et vigoureux, je pratiquais une large saignée générale; je graduais, néanmoins, la quantité de sang tiré sur l'âge des individus; je faisais recouvrir tout l'abdomen de larges cataplasmes de farine de lin, arrosés de laudanum de Sydenham; de 4 heures en 4 heures on donnait des quarts de lavemens faits avec une décoction de graine de lin, contenant par addition une demi once d'amidon et six gouttes de laudanum liquide.

Lorsque la diarrhée ne se suspendait pas, je faisais administrer des demi-lavemens faits

avec une décoction de rathania ou de simarouba, deux gros par pinte d'eau.

Les boissons étaient une solution gommeuse, des infusions légères de fleurs de mauve, de violette, de quatre-fleurs, de la limonade, de l'eau gazeuse simple, de l'eau de Seltz; ces boissons étaient prises froides et en petite quantité; souvent je faisais prendre une décoction légère de riz édulcorée avec les sirops de coing ou de grande consoude; s'il se manifestait de la douleur à l'épigastre ou dans le bas-ventre, une ou deux applications de sangsues à la région épigastrique ou au siége suffisaient toujours pour enlever les douleurs.

Je me suis également bien trouvé, surtout après la saignée générale, de l'emploi de l'ipécacuanha en poudre, à la dose de 25 à 36 grains, administré en plusieurs fois, en 24 heures; j'avais recours à ce moyen, toutes les fois qu'il n'y avait point de fièvre, point de soif, point de douleurs à l'épigastre ni à l'abdomen, et que les malades avaient la langue blanche et de fréquentes envies de vomir.

Tous ces divers moyens étaient efficacement secondés par une diète sévère, et par l'emploi, sur les extrémités inférieures, de cataplasmes

de farine de lin, légèrement saupoudrés de farine de moutarde. Ces moyens continués pendant quelques jours déterminaient une légère rubéfaction, et prévenaient les congestions vers les trois cavités splanchniques, que sans cela j'aurais eu à redouter.

La diète la plus absolue était, comme je l'ai dit, l'auxiliaire le plus actif de ce mode de traitement; mais aussitôt que les vomissemens et la diarrhée avaient complètement disparu, je mettais les malades à l'usage des bouillons de poulet, du lait coupé; au bout de quelques jours l'alimentation était augmentée, et quelques bains généraux achevaient la guérison.

La durée moyenne de la *cholérine* était de six à quinze jours, jamais moins, rarement plus.

*Traitement de la seconde période; période algide, état cyanosé.*

Ce mode de traitement, qui m'a réussi 30 fois sur 64, était le suivant :

Lorsque j'arrivais près d'un malade atteint du choléra cyanosé, je commençais par employer la méthode transcurrente de M. Petit, médecin de l'Hôtel-Dieu, et qui consiste à imbiber un morceau de flanelle ou de laine, du mélange

d'une partie d'ammoniaque liquide sur huit d'huile essentielle de térébenthine; ce morceau de flanelle était placé le long des apophyses épineuses; sur ce morceau de flanelle ou de laine, je superposais une bande double de linge mouillé, de la même longueur et de la même largeur, et je promenais sur le tout, et avec lenteur, un fer à repasser bien chaud; je continuais l'emploi de ce moyen jusqu'à la cessation des crampes; jamais je ne l'ai employé plus de trois fois.

En même temps je faisais envelopper le malade dans une couverture de laine bien chaude, je faisais frictionner les membres thoraciques et abdominaux, avec un liniment composé ainsi :

> Huile essentielle de térébenthine, trois onces;
> Laudanum liquide, une demi-once;
> Ammoniaque liquide, trois gros.

Immédiatement après les frictions, les membres étaient enveloppés dans toute leur étendue, avec des cataplasmes bien chauds de farine de graine de lin, fortement saupoudrés de farine de moutarde; quelquefois même ils étaient recouverts de sinapismes faits avec de la farine de moutarde, délayée dans du vinaigre

chaud. Dans ces cas, j'ai même employé la flagellation ou l'urtication avec les orties; j'ai également fait frictionner les membres supérieurs et inférieurs avec la pommade suivante :

Axenge, deux onces :
Ammoniaque liquide, deux onces;
Acétate de morphine, quatre grains.

Je faisais appliquer sur l'épigastre, et tout le bas-ventre, des cataplasmes de farine de lin, que l'on saupoudrait de farine de moutarde; je faisais placer le long des membres, des bouteilles de grès remplies d'eau bouillante, des sachets de son ou de sable bien secs et bien chauds, et des briques fortement chauffées et enveloppées dans des linges trempés dans du vinaigre chaud; je secondais l'action de ces moyens externes par des tasses d'une infusion bien chaude, et données de demi-heure en demi-heure, de menthe, de mélisse, de coquelicot ou autres. Toutes les heures on donnait deux cuillerées à bouche de la potion suivante:

Eau distillée de laitue, deux onces;
— tilleul, une once;
— menthe, une demi-once;
Laudanum de Sydenham, trente gouttes;
Sirop d'éther, une demi-once;
— de grande consoude, une once et demie;
ou de coing, deux onces.

J'ai souvent remplacé cette potion par celle-ci :

Eau distillée de laitue, huit onces;
Sirop diacode, deux onces;
— de gomme, deux onces.

Je dois dire que cette potion a plus fréquemment suspendu les vomissemens que la précédente.

*Traitement de la troisième période, ou de la période de réaction.*

Aussitôt que la réaction s'opérait, c'est-à-dire quand la chaleur et la circulation se rétablissaient, je faisais suspendre complètement toute médication interne stimulante, et au même instant je pratiquais une ou plusieurs saignées générales, et je graduais la quantité de sang tiré selon la force des malades; le sang que j'obtenais coulait en nappe; il avait la consistance de la gelée de groseilles, il était noir, ne se coagulait point en un seul caillot, et ne rougissait pas à l'air; en même temps, pour combattre les céphalalgies, les vomissemens et les évacuations alvines, je faisais appliquer des sangsues aux apophyses mastoïdes, à l'épigastre et au siége; leur nombre variait de 30 à 100. Comme les malades accusaient une soif inextin-

guible, je faisais donner très souvent de la glace par petits fragmens, de l'eau glacée, de l'eau froide simple, toutes édulcorées avec les sirops de limons, de vinaigre ou de groseilles, ou aiguisées avec l'acide tartarique; les eaux gazeuses simples, ou de Seltz et de Spa, étaient également données; tous ces moyens ont presque constamment calmé la soif et suspendu les vomissemens. Des quarts de lavemens laudanisés et amidonnés étaient administrés; dans les cas rebelles, les décoctions de rathania étaient aussi données; en même temps je faisais entretenir la chaleur et la révulsion, en ordonnant de continuer l'emploi des sinapismes aux cuisses, aux jambes et aux pieds, et mieux par de larges vésicatoires qu'on appliquait à la partie interne des jambes et des cuisses, et qu'on faisait suppurer abondamment; les briques, les sachets de sable ou de son étaient toujours continués; les malades avaient la poitrine peu couverte, afin de ne pas gêner les mouvemens respiratoires, pour faciliter l'excrétion de l'urine; je faisais frictionner l'hypogastre avec de l'huile de camomille camphrée, et j'en faisais appliquer des cataplasmes de farine de lin, renouvelés toutes les quatre heures.

Je n'ai jamais retiré aucun avantage de l'emploi des vésicatoires appliqués le long de la colonne vertébrale ; les ventouses scarifiées, posées à la région épigastrique, ont, dans quelques circonstances, suspendu spontanément les vomissemens ; dans d'autres elles n'ont rien produit, sinon de vives souffrances aux malades.

Chez une jeune femme gravement atteinte du choléra, tous les moyens ayant complètement échoué, je proposai de mettre la malade dans des bains d'eau tiède, et pendant une demi-heure ; les parens désirèrent avoir l'avis de plusieurs médecins, MM. les docteurs *Blevnie* et *Mirambeau*, qui eurent l'obligeance de voir la malade avec moi, approuvèrent entièrement le traitement que j'avais prescrit, et partagèrent mon avis sur l'emploi des bains ; la malade y fut placée ; ils eurent le plus grand résultat, car, au troisième bain, les vomissemens avaient tout à fait disparu, et sous leur influence la malade ne tarda pas à se rétablir entièrement.

Une fois les malades entrés en pleine convalescence, et la crainte de la réapparition de nouveaux accidens dissipée, je mettais les ma-

lades au régime des bouillons de bœuf, de veau ou de poulet, et à l'usage d'un vin généreux donné en petite quantité; ces moyens, remplacés quelques jours après par un régime plus fortifiant, secondé par un léger exercice et quelques bains, ramenaient les malades à un état parfait de santé.

Pendant la durée de l'épidémie, j'eus l'occasion de voir plusieurs médecins justement célèbres de la capitale, je leur soumis le mode de traitement que j'avais adopté; tous m'approuvèrent, et m'engagèrent à continuer la route que je m'étais tracée; fort de leurs conseils, j'ai persévéré, et je crois m'en être bien trouvé.

En terminant cette note déjà bien longue, qu'il me soit permis de rendre hommage à la vérité, et de déclarer que jamais la bienfaisance ne s'exerça avec plus d'empressement, et ne fut plus grande que dans ces tristes circonstances; toutes les personnes aisées qui habitent Saint-Maur et Joinville-le-Pont, toutes celles qui n'y viennent passer que la belle saison, et toutes les classes commerçantes, n'attendirent pas qu'on invoquât leur humanité et leur philantropie; elles s'empressèrent, aussitôt que l'épidémie

nous atteignit, de mettre à la disposition des autorités, de nombreux secours en argent, en draps, couvertures, matelas, vêtemens et chaussures. Parmi cette foule de personnes bienfaisantes et généreuses dont je tairai les noms pour ne pas blesser leur modestie, je prendrai la liberté de citer *M. Louis Barré*, maire de la commune de *Saint-Maur*, dont l'inépuisable bienfaisance est connue de tant de malheureux, et qui, dans ces funestes momens, non content de doubler la somme des nombreux bienfaits qu'il accorde si libéralement chaque année, allait encore visiter les infortunés que la maladie frappait, relevait leur moral abattu, leur prodiguait toutes les consolations possibles, et veillait à ce qu'ils ne manquassent de rien. Je citerai *M. Lenoble*, pharmacien et adjoint au *maire de Saint-Maur*, qui a secondé dignement *M. Barré*, et qui a fourni gratuitement à une foule de malades indigens tous les médicamens que leur position réclamait; *M. Pinson aîné*, maire de la commune de *Joinville-le-Pont*, qui a déployé beaucoup d'activité, de zèle et d'humanité dans l'établissement de l'ambulance de sa commune, et dans les secours qu'il accordait aux malades

qui, par leur position malheureuse, y avaient droit; *MM. Lemaire père et fils*, qui ont mis avec le plus grand empressement une maison entière à la disposition de l'autorité municipale de Joinville-le-Pont, et où l'ambulance fut établie. Enfin, je finirai en disant que *M. Mourdin*, curé des deux communes, a donné sans aucune exception de grands secours en argent à tous les malades indigens de *Saint-Maur* et de *Joinville-le-Pont*.

FIN.